

UN EPISODE DE 1837

CHAPITRE XII.—(Suite.)



AUTE taille, belle prestance, charpente musculeuse, visage rude, bronzé, cheveux noirs, grisonnants, barbe longue, de même nuance que les cheveux, l'air d'un héros de légende, tel était ce dernier.

— Son âge eût été difficile à préciser ; il pouvait tout aussi bien avoir quarante-cinq ans que soixante. Mais la force et la santé rayonnaient sur sa personne. On devinait qu'il avait été

créé pour le commandement, destiné aux choses grandes, bonnes ou mauvaises. Un costume mi-parti de voyage, mi-parti de ville, faisait ressortir les admirables proportions de ses membres.

C'était un chapeau de feutre brun foncé, une tunique en velours sombre, boutonnée jusqu'en haut, un pantalon de même étoffe, à demi enfoui dans une paire de grandes bottes de chasse, mais qu'on pouvait, en un tour de main, ramener et rabattre par-dessus les tiges.

Il avait débouché par une étroite issue, pratiquée entre les buissons qui bordent l'île au Diable, et se tenait appuyé à une carabine.

— Mon frère a-t-il perdu la raison ? dit-il d'une voix brève à Nar-go-tou-ké. L'heure est-elle propice pour avoir des querelles ? Est-ce au moment d'attaquer nos ennemis qu'il faut nous diviser ? Ce jeune homme n'est-il pas le fils de mon frère ? le dernier des descendants d'une famille qui compte tant de braves ? Que mon frère réfléchisse, et mon frère me remerciera d'avoir arrêté son bras ; car si mon frère est prompt comme la poudre, dont on lui a donné le nom, il a la sagesse d'un veillard, la bonté du père des hommes.

Ce discours était bien propre à apaiser l'irritation du sagamo. Il flattait sa vanité, le sentiment par excellence des Indiens, et lui donnait le temps d'en-

visager l'étendue du crime qu'il avait été sur le point de perpétrer.

— C'est juste, c'est juste, appuyèrent les assistants.

Cependant Co-lo-mo-o avait suivi les compagnons de son père dans l'éclaircie ouverte au milieu de l'île. Il était content de savoir sa libératrice en sûreté ; mais ne se préoccupait plus guère d'elle, croyant qu'elle retournerait sans encombre, à Caughnawaga.

Une fois dans la clairière, il remarqua que le nombre des insulaires augmentait.

Ils arrivaient de toutes les parties de l'îlot et semblaient, pour ainsi dire, sortir de dessous terre.

Bientôt on en put compter plus de deux cents.

Gens robustes, à la mine énergique, ils appartenaient aux classes ouvrières de la société.

Les trappeurs, les bateliers, les cageux, dominaient néanmoins dans la masse.

La clairière était couverte de monde. Poignet-d'Acier grimpa sur la gigantesque statue dont il a été question déjà, et, s'adressant à la multitude :

— Mes amis, dit-il, le but qui nous rassemble vous est connu. Quels que soient nos motifs, nous voulons tous briser le joug que l'Angleterre fait peser sur ce pays. Pour moi, ce n'est pas le désir d'une heure ; il y a plus de vingt ans qu'il me brûle, que j'en poursuis la réalisation. Ils le savent, ceux qui m'ont accompagné des déserts de la Colombie jusqu'ici. Deux fois, j'ai possédé des richesses si grandes que j'aurais pu acheter tout le Canada aux tyrans qui l'oppriment et qui le vendraient s'ils en trouvaient un prix capable de satisfaire leur cupidité ; mais, deux fois, mes trésors m'ont été enlevés au moment où je les rapportais pour vous délivrer de l'infame tyrannie sous laquelle Canadiens et Indiens, Irlandais et même Anglais, vous gémissiez. Cependant, quoique ruiné, je n'ai jamais perdu l'espoir. N'aurais-je pas avec moi des hommes intrépides, dévoués jusqu'à la mort ?

— Oui, oui ! s'écrièrent divers individus dans la foule.

L'orateur poursuivit, en s'animant par degrés :

— Nous sommes entrés au Canada : on nous a proscrits ! Nous avons demandé justice : on a mis nos têtes à prix ! Nous avons protesté : on a tiré sur